

ROBIN HOBB

LE CHOIX DU SOLDAT

ROMAN

LE SOLDAT
CHAMANE



Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

LE CHOIX DU SOLDAT

Le Soldat chamane

Simple soldat affecté à la garde et à l'entretien du cimetière de Guetis après avoir suivi l'école des officiers, Jamère souffre de ne pouvoir concilier ses deux natures, son obésité lui valant toujours moqueries et dédain. Le mépris tourne à la méfiance lorsque disparaît une prostituée qu'il a fréquentée. Il est bientôt accusé de meurtre. Mais il est aussi un Opulent du peuple ocellion, découvert par Olikéa, à la fois amante, nourricière, éducatrice, avec laquelle il vit une partie du temps et qui lui enseigne le mode de vie ocellion afin qu'il devienne un magicien puissant et révééré. Tirailé entre ses deux existences, pris dans leurs tourmentes, le jeune homme s'efforce de survivre aux terribles dangers qui parsèment sa route cahotique... Dans ce cinquième volume du *Soldat chamane*, Robin Hobb fait monter la tension qui déchire son héros : plus touchant que jamais, Jamère pourra-t-il trouver un jour son équilibre intime et atteindre à l'harmonie de son être ?

Dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, Robin Hobb est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure désormais régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié la série de La Citadelle des Ombres (L'Assassin royal) et celle de L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer) chez Pygmalion.

Pygmalion

Extrait de la publication

LE CHOIX
DU SOLDAT

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)

L'ASSASSIN ROYAL

L'apprenti assassin (t. 1)
L'assassin du roi (t. 2)
La nef du crépuscule (t. 3)
Le poison de la vengeance (t. 4)
La voie magique (t. 5)
La reine solitaire (t. 6)
Le prophète blanc (t. 7)
La secte maudite (t. 8)
Les secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le dragon des glaces (t. 11)
L'homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le vaisseau magique (t. 1)
Le navire aux esclaves (t. 2)
La conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***

ROBIN HOBB

LE CHOIX DU SOLDAT

Le Soldat chamane

**

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
FOREST MAGE, BOOK II
(The Second Son Trilogy)
(Troisième partie)

Site : www.lesoldatchamane.com

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

L'édition originale est parue aux États-Unis, en 2006, chez Eos, une marque de HarperCollins Publishers.

© 2006, Robin Hobb

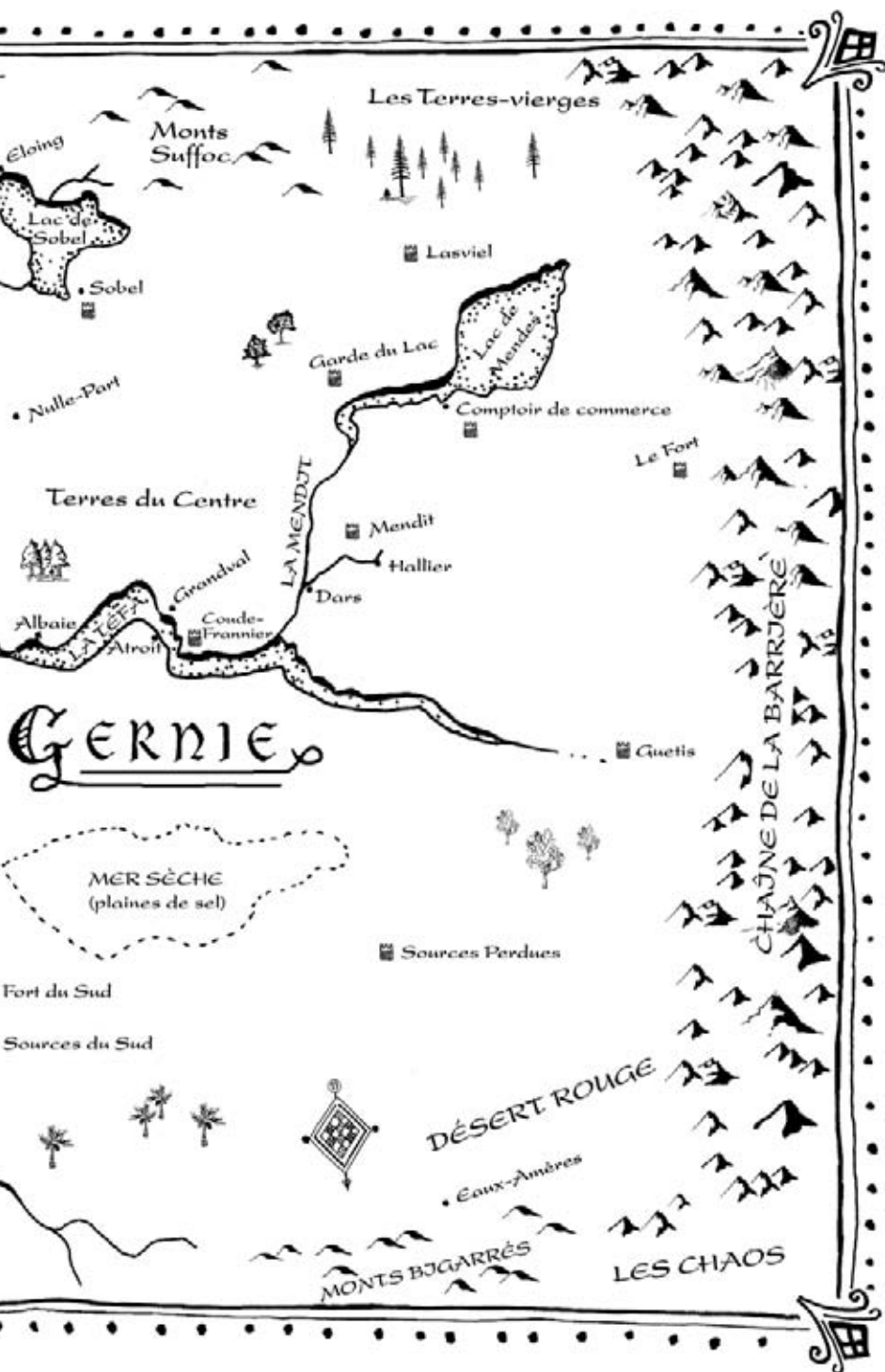
© 2008, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0134-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*A Aleksandrea et Jadyne qui m'ont accompagnée
tout au long d'une rude année.
Je promets de ne jamais prendre la fuite.*





Olikéa

LE MÊME APRÈS-MIDI, beaucoup plus tard, je me présentai chez le colonel Lièvrin. Après avoir rendu le malheureux soldat à la terre, j'avais monté des seaux d'eau de la rivière et m'étais nettoyé à m'en mettre la peau à vif, mais je restais imprégné de l'odeur de la mort. J'aurais aimé me débarrasser des vêtements que je portais lors de l'opération, mais je ne pouvais me permettre ce luxe ; je me bornai donc à les laver et à les laisser sécher sur la corde à linge que je venais de tendre. J'évitai Ebrouc et Quésit : je n'avais envie de parler à personne de ma rencontre avec les Ocellions ; toutefois, il me semblait de mon devoir de la rapporter au colonel.

Le sergent me fit attendre. J'avais fini par comprendre que, pour obtenir une audience avec l'officier, c'était son secrétaire dont je devais épuiser la résistance. Aussi me plantai-je devant son bureau et demurai-je là, sans bouger, à le regarder pendant qu'il s'occupait de sa paperasse. Au bout d'un moment, il me dit d'un ton sec : « Vous pourriez revenir plus tard.

— Je n'ai rien de plus important à faire, et je crois devoir signaler l'incident au plus tôt.

— Et pourquoi ne pas me raconter votre histoire ? Je la transmettrai.

— Je pourrais, sergent, naturellement ; mais il y a quantité de détails. Cependant, si vous voulez la prendre par écrit pour la soumettre au colonel, je puis revenir demain chercher sa réponse. »

J'ignore pourquoi il ne m'ordonna pas de sortir ; peut-être parce qu'il savait que je reviendrais. Il y avait des chaises le long du mur, mais j'avais remarqué que j'usais plus efficacement sa patience en restant debout qu'en m'asseyant discrètement dans un coin. Il fit le tri parmi des papiers qu'il répartit sur différents tas, puis il leva les yeux vers moi et soupira. « Je vais voir s'il peut vous recevoir. »

Malgré le beau temps, je trouvai le colonel toujours installé dans son fauteuil près d'un feu ronflant ; pas un rayon de soleil ne pénétrait dans la pièce. Lui arrivait-il de quitter son bureau ?

Il tourna la tête à mon entrée puis soupira lui aussi. « Encore vous, soldat Burve ? Qu'y a-t-il cette fois ?

— Les Ocellions ont volé un corps dans le cimetière la nuit dernière, mon colonel. J'ai dû me rendre dans la forêt pour le retrouver, et j'y ai rencontré deux Ocellions, un homme et une femme.

— Vraiment ? Voilà la seule partie de votre récit qui sorte de l'ordinaire. Avez-vous éveillé leur hostilité de quelque façon ? »

Je réfléchis. « J'ai récupéré le corps ; ça n'a pas eu l'air de leur plaire, mais je l'ai emporté quand même.

— Excellent. » Il hocha la tête sèchement. « Nous nous sommes rendu compte que c'était la meilleure manière de procéder avec eux : aborder le problème avec calme, les informer de nos intentions puis passer à l'acte ; ils comprennent rapidement que nous savons ce que nous faisons et qu'ils ont tout à y gagner. Dans l'ensemble, ils ont une nature passive ; la seule fois où ils nous ont attaqués,

c'est nous qui avons versé le premier sang : la construction de la route avait suscité chez eux une forte émotion, et ils avaient tenté de la contrarier ; au lieu de leur expliquer la situation, un imbécile a perdu la tête et en a abattu un, ce qui a provoqué l'assaut des autres. Du coup, nous avons dû faire usage de nos armes et beaucoup d'Ocellions ont péri. Cette bataille, certes inégale, a été injustement qualifiée de massacre ; les journaux de Tharès-la-Vieille en ont donné une version extrêmement partielle, et tous les officiers impliqués ont été réprimandés. Pourtant, qu'auraient-ils dû dire à leurs hommes ? "Ne tirez pas tant qu'ils n'ont pas tué certains des nôtres ?" »

Sous le coup de l'indignation, ses pommettes avaient rougi. Il respira profondément pour se calmer. « Bref, nous ne voulons pas que cette situation se reproduise. Vous avez bien agi ; continuez ; rapportez les corps sans faire de vagues, ne lancez pas de menaces, ne tirez pas sur les Ocellions. Accomplissez simplement votre devoir et ne les provoquez pas. N'oubliez pas que je vous ai assigné au cimetière précisément pour éviter les incidents, non pour venir vous en plaindre chez moi. Vous avez bien récupéré le corps et l'avez remis en terre ?

— Oui, mon colonel. Mais il me semblait nécessaire de vous signaler mon contact avec les Ocellions. »

Il prit un verre de vin posé sur la table près de lui et but une gorgée du breuvage rouge sombre. « C'est sans importance. Le printemps s'installe, et il ramène toujours les Ocellions qui viennent commercer ; bientôt, l'été sera là, puis la canicule, et les gens mourront de la peste en grand nombre. Et, aussi vite que vous les enterrerez, les Ocellions s'acharneront à les exhumer. A la fin de l'été, si vous n'avez pas succombé à la maladie, vous ferez comme tout le monde : vous appellerez de vos vœux la venue de l'hiver et vous le maudirez quand il arrivera. »

Il s'exprimait avec une certitude absolue. Quand il se tut, il plongea de nouveau son regard dans les flammes.

« Mon colonel, il me semble que je remplirais plus efficacement ma mission si, avant l'été et les épidémies de peste, je trouvais le moyen d'empêcher les Ocellions de voler les corps. »

J'attendis sa réponse mais il conserva le silence ; je décidai d'y voir l'autorisation de poursuivre. « J'aimerais me procurer un chien, avec votre permission, mon colonel ; il aurait deux utilités : d'abord, surveiller le cimetière pendant la nuit et m'alerter en cas d'intrusion, ensuite, en cas de vol d'un cadavre, me permettre, grâce à son flair, de dénicher les coupables et de récupérer plus vite le corps. »

Il resta muet. J'insistai encore. « J'aimerais avoir un chien, mon colonel. »

Il partit soudain d'un rire étouffé. « Comme tout le monde, soldat. Mais dites-moi : où le prendriez-vous ? Avez-vous vu des chiens à Guetis depuis votre arrivée ? »

Comment avais-je pu ne pas remarquer une absence aussi évidente ? « Peut-être pourrait-on en faire venir de l'Ouest ? fis-je sans conviction, certain qu'on y avait pensé avant moi.

— Les chiens disparaissent à Guetis. Ils n'ont pas l'air d'aimer les Ocellions, lesquels ne les apprécient pas du tout – sauf en ragoût. Donc, vous n'en aurez pas pour vous aider à remplir votre fonction. » Il se détourna du feu pour me regarder puis, comme je ne bougeais pas, il demanda d'un ton irrité : « Autre chose, soldat ?

— Puis-je tenter de bâtir une enceinte autour du cimetière, mon colonel ? Ou du moins un mur sur le flanc le plus proche de la forêt ? Ça n'empêchera peut-être pas tous les incidents, mais je voudrais compliquer la tâche des profanateurs. »

Il secoua la tête ; le goulot de la bouteille tinta contre le bord de son verre quand il se resservit. « M'avez-vous

écouté le jour où je vous ai autorisé à vous enrôler ? Je vous ai dit que j'avais demandé une cargaison de pierres pour monter un mur ; j'ai réitéré ma demande à plusieurs reprises depuis, et on l'a rejetée chaque fois. » Il but une nouvelle gorgée de vin. « Manifestement, on accorde beaucoup plus d'importance à la Route du roi qu'au droit de nos soldats à reposer dignement lorsqu'ils meurent dans cette terre perdue. »

Nous nous tûmes un moment, puis, malgré moi, j'insistai une dernière fois. « Je pourrais installer une palissade, mon colonel. »

Il ne détourna pas le visage du feu mais ses yeux se déplacèrent légèrement vers moi. « En bois, je suppose ?

— Oui, mon colonel.

— Et où le trouverez-vous, ce bois ? En tout cas, pas dans nos réserves ; ironiquement, c'est un matériau rare ici, que nous ne pouvons nous procurer qu'à l'orée de la forêt parce que... eh bien, parce que vous savez les difficultés qu'ont nos équipes à pénétrer trop avant dans les bois. Alors comment comptez-vous construire une palissade sans bois ? »

Un entêtement que je croyais dompté depuis longtemps se cabra soudain en moi. J'évitai de faire remarquer à l'officier que sa réserve personnelle de bois pour la cheminée me paraissait plus que généreuse, et je me bornai à répondre : « Je pourvoirai moi-même à mes besoins, mon colonel. »

Il se laissa aller davantage contre le dossier de son fauteuil et me regarda d'un air songeur. « Couper du bois dans la forêt n'est pas une tâche aussi aisée qu'il y paraît, soldat ; avez-vous déjà essayé ?

— Je m'y suis rendu deux fois, mon colonel ; j'en connais les difficultés.

— Et pourtant vous êtes prêt à tenter l'aventure ? »

S'efforçait-il de mesurer mon courage en faisant abstraction de mon apparence ? J'avais l'impression qu'il me voyait réellement pour la première fois, au lieu de s'arrêter à la chair qui m'enveloppait. Je répondis avec franchise : « Je préfère essayer de trouver du bois dans cette forêt qu'y rechercher des cadavres, mon colonel.

— Je n'en doute pas. Très bien, je ne vous en empêcherai pas – mais n'en négligez pas pour autant vos autres devoirs. J'ai entendu parler en bien de votre entreprise qui consiste à creuser des tombes à l'avance ; poursuivez-la ; mais, à vos heures perdues, je vous autorise à dresser une barrière, si vous le pouvez.

— Merci, mon colonel. » Mais je n'éprouvais nulle gratitude en quittant le bureau. Le soir tombait sur les rues de Guetis ; le commandant m'avait fait attendre plus longtemps que je ne l'avais cru, et la nuit arrivait.

Où avais-je donc la tête, à proposer d'enclorre le cimetière ? J'avais bien assez de travail comme cela, et, sans chien pour m'aider, je risquais de devoir passer mes nuits à monter la garde après chaque enterrement. Je songeai à la longue mitoyenneté que ma zone de surveillance partageait avec la forêt et m'efforçai d'imaginer une barrière pour les séparer ; un haut mur de planches solides serait le plus efficace, alors qu'une simple clôture ne ferait que ralentir les profanateurs. J'envisageai une palissade faite de pieux puis je rejetai l'idée : couper autant de troncs et de branches de la bonne taille puis les ériger après avoir creusé les trous pour les recevoir dépassait les capacités d'un homme seul.

Girofle m'attendait patiemment, attaché à son poteau. J'observai le piquet et ses étais, au pied desquels l'herbe poussait vigoureusement, et cela me fit songer aux grandes haies qu'avait fait planter mon père, dont les arbustes s'enracinaient au milieu de rangées de pierres tirées des champs environnants. Certes, en creusant mes tombes, je n'avais pas trouvé de blocs plus gros que ma tête, mais, disposés

en ligne, ils pouvaient fournir une démarcation ; et, en y plantant des buissons épineux ou denses, je parviendrais peut-être à ériger une barrière du même matériau que la forêt qui m'effrayait tant.

A l'instant où cette solution me vint, je la jugeai idéale. Il faudrait du temps à la haie pour croître, naturellement, et je devrais donc commencer par fabriquer une clôture, en la bloquant au pied avec les pierres que je rencontrerais en décavant mes fosses. Etant donné que les Ocellions allaient nus, j'installerais des ronces et des bruyères arborescentes. Oui.

J'avais les rênes de Girofle dans les mains. D'un mouvement de la tête, il me fit prendre conscience que je me tenais planté à côté de lui, perdu dans mes réflexions, depuis un moment, et je me rendis compte que je paraissais suivre du regard deux femmes qui venaient vers moi sur le trottoir. Espérant effacer mon apparente grossièreté, je leur adressai un sourire affable et un salut amical de la tête. L'une poussa un petit cri d'effroi et porta vivement la main au sifflet en laiton pendu à son cou au bout d'une chaîne ; l'autre la prit brusquement par le coude et l'entraîna vivement de l'autre côté de la rue. Elles s'éloignèrent d'un pas rapide et me jetèrent un coup d'œil par-dessus leur épaule en murmurant entre elles. J'avais les joues brûlantes, non seulement d'embarras mais aussi d'une touche de colère ; je savais avec une certitude absolue que, si ces deux femmes m'avaient croisé deux ans plus tôt, elles m'eussent retourné mon sourire et mon salut, et je leur en voulais de me juger hâtivement sur ma corpulence. Sous cette apparence, je restais celui que j'avais toujours été.

Enfin, presque. Je continuais à regarder les deux femmes, et je comparais leurs silhouettes à celle de l'Ocellionne nue que j'avais vue dans l'après-midi. Vêtue seulement de sa peau, elle paraissait pourtant moins empruntée et plus assurée que mes deux compatriotes ; et elle s'était

montrée agressive, ainsi que Faille m'avait décrit les femmes de ce peuple. Il m'avait dit que sa compagne ocellionne avait simplement jeté son dévolu sur lui et qu'il n'avait pas eu voix au chapitre, ni alors ni aujourd'hui. Je m'efforçai de me représenter l'effet que cela me ferait, et ma respiration se bloqua ; l'idée ne me déplaisait pas.

Je n'avais pas prévu de retourner chez Sarla Moggam ; pourtant je me retrouvai devant l'établissement, en train d'attacher Girofle au rail. Quelle stupidité ! Tenais-je vraiment à gaspiller le peu qui restait de ma solde du mois ? Fala n'était plus là, me répétais-je en frappant à la porte, et je n'avais pas l'air d'intéresser les autres prostituées. Je ferais mieux de regagner ma chaumine.

Estidic ouvrit. « Toi ! » s'exclama-t-il aussitôt. Par-dessus son épaule, il annonça : « Le garde du cimetière est revenu ! » Massif, il se tenait dans l'encadrement, et je ne pouvais ni entrer ni même voir à l'intérieur.

Avant que j'eusse le temps de répondre, on l'écarta et Sarla en personne jaillit comme une furie. Elle portait une robe rouge dont le bas s'ornait de nombreux petits nœuds de ruban blanc ; un tissu de dentelle dissimulait inefficacement ses épaules et le haut de sa poitrine. Elle tremblait positivement de rage. « Tu ne manques pas de culot de venir chez moi ! lança-t-elle. Après ce que tu as fait à Fala !

— Je ne lui ai rien fait », protestai-je, mais ma voix prit un ton coupable sur les derniers mots. J'avais bel et bien fait quelque chose à Fala, mais je ne m'expliquais pas quoi.

« Alors où est-elle ? jeta Sarla avec violence. Où une femme peut-elle se cacher, en plein hiver, à Guetis ? Tu viens ici, elle passe toute la nuit avec toi, ce qu'elle n'avait jamais fait, puis tu disparais et on ne la reconnaît plus ; pendant deux jours, elle refuse tous les hommes qui la demandent, et puis elle s'en va. Mais où ?

— Je n'en sais rien ! » J'avais entendu dire que Sarla me reprochait le départ de Fala, mais je ne m'attendais pas à cet interrogatoire furieux.

Un sourire sans joie, vindicatif et triomphant à la fois, creusa ses rides et craquela la poudre au coin de ses lèvres. « Tu n'en sais rien ? Alors pourquoi n'es-tu jamais revenu la voir ? On a tous vu l'air satisfait que tu avais en sortant. Tu te pointes dans mon établissement, tu passes toute la nuit avec une de mes filles, elle disparaît dans la nature, et toi tu ne reviens jamais la voir ; tu savais qu'elle avait disparu, c'est ça ? Et aussi qu'on ne la reverrait pas. Et, pour le savoir, il fallait que tu en sois responsable. »

Je restai un instant abasourdi, puis, avec toute la dignité que je pus rassembler devant un tel outrage, je demandai avec circonspection : « M'accuseriez-vous, madame ? Et, dans ce cas, voudriez-vous formuler clairement votre accusation ? »

J'espérais l'ébranler par cette attaque frontale, mais je me trompais. Elle se pencha vers moi, les mains sur les hanches, en poussant sa poitrine en avant comme une batterie d'armes. « Je dis qu'il est arrivé malheur à Fala, voilà ce que je dis, et que tu sais comment. C'est assez clair comme ça ?

— Tout à fait. » Une colère glacée montait en moi. « Je n'ai connu Fala que quelques heures, mais, ainsi que vous l'avez souligné, j'y ai trouvé mon compte. Je n'avais aucune raison de lui vouloir du mal ; au contraire, je ne pouvais que la remercier. Si on s'en est pris à elle, j'en éprouverai beaucoup de peine, mais je n'aurai rien à me reprocher. Bonsoir, madame. »

Comme je me détournais, bouillant de fureur, pour m'en aller, Estidic frappa. A l'instar d'un enfant dans une cour d'école, il me décocha maladroitement un coup de poing dans le dos, entre les omoplates. J'ignore à quelle réaction il s'attendait ; peut-être croyait-il que mon obésité entraînait obligatoirement un caractère faible ou lâche ; en tout cas, il n'avait manifestement pas prévu que j'exécute un

N° d'édition : L.01EUCN000152.N001
Dépôt légal : novembre 2008

